

# Des mains par-delà les âges



À la découverte de l'art  
rupestre de Bornéo

Sur la paroi d'une grotte, dans une forêt de l'est de Bornéo, des peintures au pochoir de mains et de mystérieux symboles forment les branches d'un « arbre de vie ». Une équipe franco-indonésienne a découvert des centaines de ces peintures dans une trentaine de cavités. Datant de plus de 10 000 ans, les plus anciennes de ces œuvres ont peut-être un lien avec l'art préhistorique des Aborigènes d'Australie, lors de leurs migrations anciennes.



Les monts Marang se dressent au milieu de la jungle, leurs flancs escarpés truffés de grottes. Les peintures rupestres décorent les cavités les plus haut perchées et figurent souvent sur des plafonds élevés (ci-dessus). Ces escalades périlleuses étaient peut-être pour les artistes l'occasion de faire preuve de bravoure lors de rites initiatiques. Selon le spéléologue Luc-Henri Fage, « s'il y a le moindre pépin, c'est fini ».

**H**am, mon guide et ami dayak qui me précède de quelques pas sur la piste forestière, s'arrête brusquement. « Luc, attention, un serpent ! », dit-il. Derrière mes verres de lunettes embués par la pluie, je distingue le grand cobra noir-bleu sur lequel il a failli marcher. Une morsure aurait pu être mortelle car nous n'avons pas emporté de sérum et le dispensaire le plus proche se trouve derrière nous, à deux jours de marche puis à deux autres de pirogue. Immobiles, nous écoutons en silence le crépitemment de la pluie sur la forêt tropicale tandis que le cobra disparaît dans la broussaille.

Nous nous rendons à Ilas Kenceng, la plus belle et la plus inaccessible des grottes que nous avons découvertes à Bornéo. La première fois que nous l'avons vue, en 1998, nous ne disposions que de quelques heures pour étudier son mystérieux art rupestre. De nombreuses ques-

tions restaient alors en suspens : qui avait dessiné ces images ? quand et pourquoi ? Nous retournons aujourd'hui sur les lieux en quête de nouveaux indices.

L'équipe franco-indonésienne compte trente-cinq membres, dont des archéologues, des spéléologues, des guides, une équipe de tournage, des piroguiers, des porteurs et un cuisinier. L'expédition est partie il y a un mois de la côte du détroit de Makassar, dans la partie indonésienne de Bornéo, au cœur de la province de Kalimantan-Est. Remontant les eaux brunes du fleuve Bungalow à bord de dix pirogues lourdement chargées, nous avons progressé vers une région où il n'y a ni routes ni villages, rien que de la jungle et des pics calcaires dentelés à perte de vue. Notre programme : suivre le Bungalow jusqu'à l'embouchure de la rivière Marang et poursuivre au nord dans la montagne en nous arrêtant en chemin pour explorer plusieurs grottes présentant un art rupestre similaire.



Comme aucune route ne relie la côte de Bornéo aux monts Marang, dans la province de Kalimantan-Est, il faut remonter en pirogue le fleuve Bungalow (ci-dessous, et ci-contre) qui serpente jusqu'à la rivière Marang. L'équipe de chercheurs doit ensuite escalader des à-pics de centaines de mètres de haut pour explorer les grottes.

Assis sur les caillebotis de ma précaire embarcation, je me rappelle ma première expédition à Bornéo, il y a dix-sept ans. Documentariste et directeur d'un magazine de spéléologie, je m'étais embarqué avec quelques amis amateurs de grottes dans une traversée de Kalimantan, soit plus de 1 100 km. Au centre de l'île, en nous abritant sous un rocher, nous avons découvert que le plafond était orné d'anciens dessins au charbon de bois. De retour en France, j'avais appris avec surprise qu'aucun art rupestre de ce type n'avait été répertorié sur Kalimantan.

J'y suis retourné en 1992 avec Jean-Michel Chazine, un archéologue du CNRS, spécialiste de la préhistoire océanienne. Deux ans plus tard, nous découvrons des peintures préhistoriques dans l'est de Kalimantan. En 1995, l'anthropologue indonésien Pindi Setiawan se joignait à nous. Au fil des ans, nous avons découvert plusieurs dizaines de grottes peintes dans la région, dont certaines présentent des motifs uniques, révélateurs d'une mystérieuse culture oubliée.

Pour atteindre les grottes, nous suivons la rivière qui serpente le long des pitons découpés des monts Marang. Nous installons notre camp près d'une source limpide et suspendons nos hamacs entre les arbres. Pour son dîner, le cuisinier fait griller des scorpions de 15 cm de long. Il a beau nous assurer que c'est excellent pour la virilité, nous préférons le riz.

#### ■ RECHERCHE

Ce projet a été financé par la National Geographic Society.

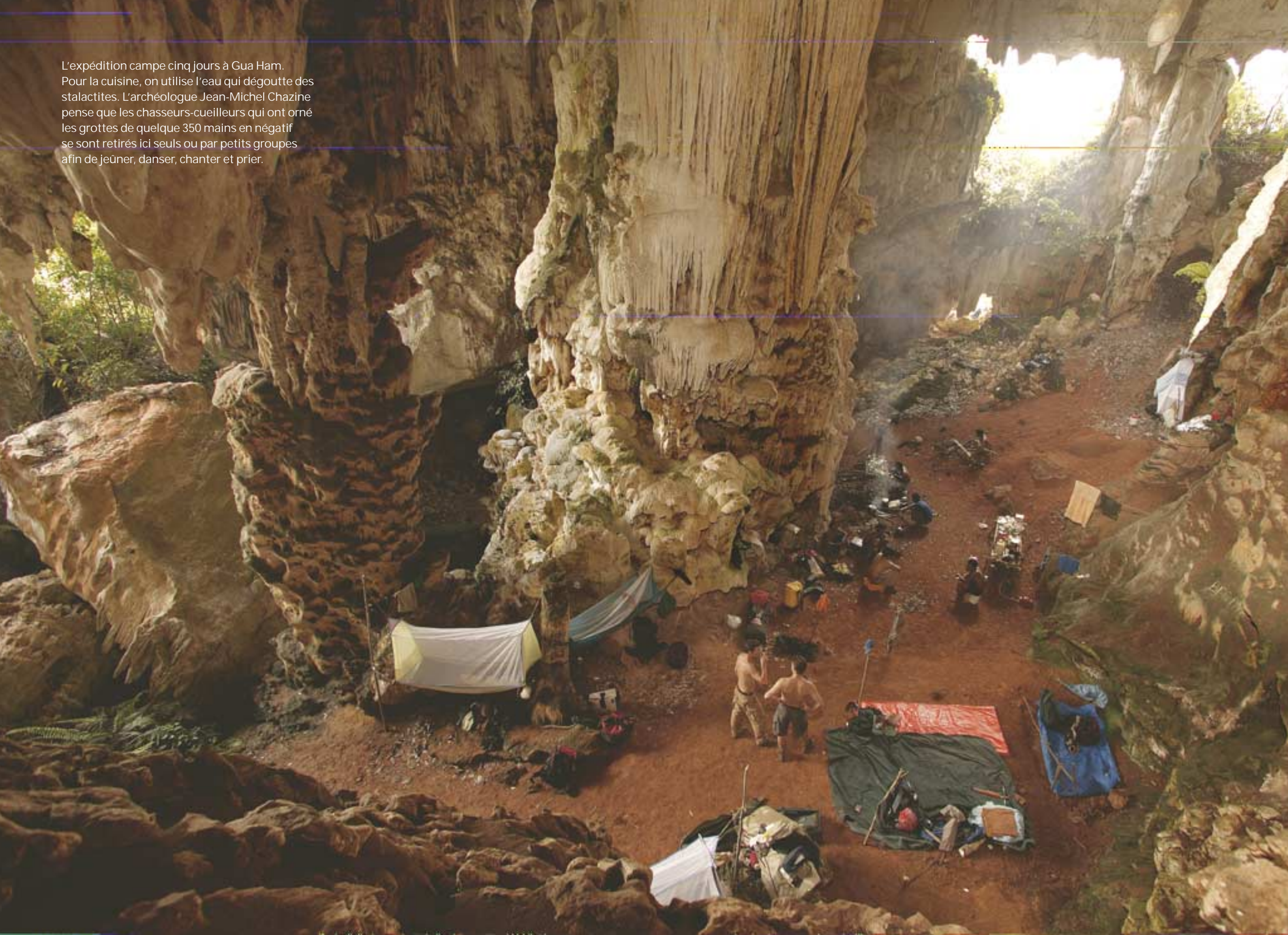


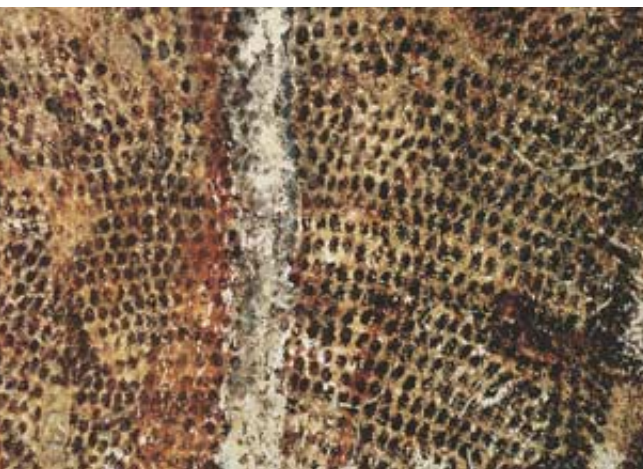
Le vent se lève juste avant la nuit, secouant le feuillage de la canopée, et une pluie tropicale s'abat sur la forêt. Après l'orage, nous sommes envahis de fourmis rouges dont la morsure est aussi douloureuse qu'une piqûre de guêpe. Jufri, un guide bugi, les éloigne en brûlant de l'essence.

Le lendemain matin, nous rejoignons nos pirogues et mettons le cap sur Gua Tewet, une cavité qui porte le nom d'un des plus expérimentés de nos guides. Depuis quarante ans, Tewet explore les grottes de la région à la recherche de nids d'oiseaux comestibles, un mets très recherché par les restaurants de Singapour et de Hongkong que fréquentent les



L'expédition campe cinq jours à Gua Ham.  
Pour la cuisine, on utilise l'eau qui dégoutte des  
stalactites. L'archéologue Jean-Michel Chazine  
pense que les chasseurs-cueilleurs qui ont orné  
les grottes de quelque 350 mains en négatif  
se sont retirés ici seuls ou par petits groupes  
afin de jeûner, danser, chanter et prier.





Des chefs-d'œuvre multicolores surgissent de la roche : dans la grotte d'Illas Kenceng, des mains sont juxtaposées en bouquet ; à Liang Karim, des points représentent des abeilles dans un essaim. Luc-Henri Fage (ci-contre), réalise sur du plastique le relevé du dessin d'un animal inconnu datant de l'âge glaciaire.

Chinois fortunés. Il y a plusieurs années, Tewet s'est souvenu de la grotte et nous en a parlé.

Laissant les pirogues au bord de la rivière, nous grimpons sacs au dos un escarpement de 150 m de roche déchiquetée pour atteindre le porche de la grotte. Nos muscles sont douloureux mais l'escalade en vaut la peine. Les peintures à l'intérieur de la cavité sont aussi émouvantes que la première fois que nous les avons vues, en 1999 : quelque 200 mains, remarquablement conservées, ainsi que des dessins d'animaux et de personnages. Environ la moitié des mains sont rehaussées de points, de lignes, de chevrons ou d'autres motifs. J'en dénombre plus de cinquante combinaisons (voir pages suivantes).

« On dirait des tatouages », dis-je à Chazine. « Ou des peintures corporelles », répond-il. Ces pratiques sont toujours en vigueur, à Bornéo notamment ; elles servent à identifier un individu et son rang social. Au centre du plafond se trouve le clou de la grotte : onze mains, chacune décorée d'un motif différent, sont arrangées à la manière d'un arbre généalogique. Non loin, deux autres mains, reliées par une ligne brisée, entourent la silhouette d'un lézard ou d'un crocodile.

« Je suis persuadé que nous avons affaire à des pratiques chamaniques, dit Jean-Michel, mais je ne sais pas de quel type. Ce trait irrégulier représente le passage du rude monde des vivants au monde des esprits, que seul un chaman peut visiter puis quitter. »

En tant qu'archéologue, le travail de Jean-Michel Chazine consiste à découvrir de qui sont ces peintures et de quand elles datent. Il n'a trouvé jusqu'à présent aucune trace d'occupation dans les cavités les mieux ornées : ni poteries ni ossements d'animaux laissés par des feux de camp. Mais l'archéologue n'est guère surpris.

Il pense qu'un nid d'aigle comme celui-ci était plus réservé à des rituels sacrés.

« Est-ce qu'on mange dans une cathédrale? », demande-t-il. Jean-Michel choisit de commencer à fouiller une grotte plus proche du cours d'eau. Il s'y rend le lendemain avec son équipe. Avec son immense porche qui domine la rivière, Gua Tengkorak, ou « grotte des crânes », peut abriter un grand nombre de personnes. On a ainsi découvert, au pied d'une des parois, des urnes funéraires en céramique provenant d'une phase culturelle plus récente, des ossements humains et des restes d'animaux calcinés.

Pendant les deux semaines qui suivent, Jean-Michel Chazine, accompagné de Julien Espagne, un doctorant français, de Gunadi Mum et de Nasruddin, des archéologues indonésiens, va scrupuleusement tamiser des strates de sol à la recherche d'objets. Plus tard, deux échantillons de charbon de bois seront datés de 12 000 ans. Ces découvertes permettent de formuler l'hypothèse suivante : les peuples qui ont laissé ces empreintes et dessins étaient liés aux Aborigènes qui avaient émigré précédemment en Australie et y avaient créé un art rupestre comparable.

Après des heures passées à photographier, mesurer et inventorier les peintures d'Illas Ken-

ceng, nous touchons au terme de l'expédition. Un matin, je me réveille sur mon tapis de sol posé à l'entrée de la grotte. La forêt en contrebas baigne dans une douce brume matinale, les singes poussent des cris et les oiseaux tournoient dans les airs, happant des insectes. Je suis épuisé et couvert de poussière. Mais je ne veux pas partir. Il y a encore tant de questions sans réponse.

Loin au-dessus de moi, une niche abrite une œuvre d'art extraordinaire : six mains au pochoir disposées en bouquet (ci-contre). Chaque empreinte est délicate mais, toutes ensemble, elles dégagent une incroyable force, comme si elles venaient d'être créées.

En l'an 2000, une plaque de calcite qui recouvrait une main dans une autre partie de la grotte a été analysée par un spectromètre de masse au CNRS, en France : elle était datée d'au moins 10 000 ans. La main qui se trouve en dessous est donc encore plus ancienne.

Je me lève et pénètre dans la grotte où Jufri fait bouillir de l'eau pour le café. C'est le seul guide à avoir accepté de dormir à l'intérieur. Les autres ont peur des fantômes qui hanteraient ces lieux sacrés. Je ne crois pas aux fantômes mais je reconnais être à mon tour hanté par les esprits des hommes qui ont jadis peint ces parois.



# Percer le secret des mains

De Jean-Michel Chazine

Au cours des dix dernières années, nous avons inventorié environ 1 500 empreintes de mains en négatif dans trente grottes de Kalimantan-Est. La plupart n'ont pas été trouvées dans les cavités situées près des cours d'eau – dont nous savons qu'elles servaient d'abri il y a 12 000 ans – ni dans les grottes un peu plus haut, qui ont livré des os et des jarres funéraires beaucoup plus récents. Ces mains peintes se trouvent surtout dans les grottes les plus difficiles d'accès ; j'en déduis qu'elles étaient probablement liées à des rituels particuliers réservés à un nombre limité de participants. En effet, ces lieux retirés étaient parfaitement adaptés à la formation et à l'initiation des guérisseurs traditionnels, ou chamans, rituels qui comprenaient souvent le jeûne, la danse, le chant, le conte, la transe ou la peinture de symboles. Le grand nombre de mains négatives présentes dans certaines



Luc-Henri Fage a inventorié 57 types de symboles peints sur les dessins de mains négatives de Gua Tewet ; 29 d'entre eux sont également présents ailleurs. À Ilas Kenceng, deux lignes parallèles (ci-dessus) retracent peut-être le voyage symbolique d'un chaman rencontrant une tortue et un cerf.

grottes correspondrait à la formation de nouveaux chamans – peut-être d'un seul par génération – répartie sur des milliers d'années. Les empreintes de mains sont un motif courant de l'art pariétal préhistorique dans le monde entier. Mais les mains des grottes de Kalimantan présentent la particularité d'être fréquemment décorées de points, de pointillés et d'autres motifs (ci-contre). Dans certains dessins, les mains sont reliées à d'autres ou à des représentations de personnages ou d'animaux par de longues lignes courbes. Luc-Henri Fage a relevé un motif (ci-dessous) que nous avons appelé « l'arbre de vie », d'après une peinture de Gua Tewet (voir pages précédentes). Il représente peut-être les liens entre les individus, les familles, les territoires ou les esprits. Un motif similaire apparaît dans une peinture d'Ilas Kenceng (à gauche) : il est possible qu'il symbolise la voie suivie par un chaman entre le monde des vivants et le monde des esprits ou des morts, qui se cache peut-être derrière les parois de la grotte. Il y a une remarquable similitude entre la création de ces empreintes et les pratiques thérapeutiques traditionnelles de Bornéo. Pour dessiner un motif, le peintre pose une main sur la paroi, puis projette par la bouche des pigments d'ocre pulvérisés. Un guérisseur traditionnel a les mêmes gestes : il pose les mains sur la partie malade, puis souffle pour projeter des substances thérapeutiques. Dans les deux cas, c'est une forme de magie. □

